Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 20

Artikel: Panerace et Péregrin
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179366

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Cinquième année. N° 20. Samedi 11 Mai 1867.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Pour la Suisse: un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr. — Pour l'étranger: le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Pancrace et Péregrin.

Un vieux dicton, d'autres diraient un vieux préjugé populaire, veut que le milieu de mai soit signalé par un refroidissement très prononcé, parfois même par des gelées qui compromettent gravement les pousses nouvelles et encore bien délicates des arbres fruitiers. Combien de fois n'a-t-on pas proposé de biffer du calendrier ces *saints de glace* qui ne sont guère, auprès des humains, en odeur de sainteté? Le dicton repose-t-il sur des faits réels ou n'est-il réellement qu'un de ces préjugés qui se perpétuent à travers les âges, envers et contre tous les moyens de renseignements que nous offrent aujourd'hui les observations météorologiques? Et devons-nous cette année, où nous paraissons avoir atteint la somme d'humidité et de mauvais temps qui nous est annuellement départie, craindre, après huit jours de beau temps, la *rebuse* de St-Pancrace?

Nous n'avons point la prétention de le prédire, et encore moins de l'affirmer. Nous allons simplement essayer de dire ce qui paraît résulter de l'observation des faits.

Si l'on consulte les registres météorologiques des diverses localités, où les observations se poursuivent sans interruption depuis de longues années, on peut remarquer quatre périodes remarquables de l'année où la température éprouve une modification très sensible; l'une de ces périodes correspond aux *saints de glace* du milieu de mai; une seconde, à l'*été de la St-Martin*, que les Lausannois appellent volontiers l'*été de Renens;* les deux autres tombent vers le 10 février et le 10 août.

Le phénomène, pris dans son ensemble, paraît accuser un refroidissement sensible en février et en mars et un réchauffement exceptionnel en août et en novembre. C'est même ainsi qu'il a été annoncé tout d'abord par les savants qui l'ont constaté les premiers; savoir, les deux périodes de refroidissement, par M. Erman, de Berlin, dans une lettre qu'il écrivait à Arago, en 1840, et celles de réchauffement par M. Petit de Toulouse, quelques années plus tard. Plus récemment, M. Ch. Sainte-Claire Deville a communiqué à l'Académie des sciences de Paris le résultat de longues et laborieuses recherches sur ce sujet (1865 et 1866).

Ce qui est curieux, c'est que les périodes critiques de température de mai et de novembre, qui sont les plus anciennement connues, puisqu'elles ont été consacrées par l'opinion publique dans les noms de *saints de glace* et d'*été de la St-Martin*, ne sont pas celles où la variation de température est le plus considérable; celle de février, par exemple, est bien autrement marquée que celle de mai. Il n'est cependant pas difficile de comprendre que les deux époques que nous venons de mentionner aient davantage attiré l'attention des observateurs les moins exercés; c'est que les changements de température qui s'y produisent vont à l'inverse de la saison. En mai, où la chaleur va sans cesse en augmentant, un refroidissement brusque de la température est facile à remarquer, tout comme en novembre, où chaque jour nous fait pénétrer plus avant dans l'hiver, un adoucissement de la température ne peut passer inaperçu. On comprend très bien, au contraire, que nos simples sens et l'observation vulgaire ne nous signalent pas un abaissement de la température vers le 10 février et un réchauffement vers le 10 août; nous sommes trop habitués à grelotter à la première époque et à *fondre* à la seconde pour nous apercevoir qu'il se produit chaque année, à époque fixe, un redoublement de froid ou de chaleur à ces moments-là.

Il résulte des travaux de M. Deville que, aux quatre époques que nous avons signalées, c'est-à-dire vers le 8 au 15 des mois de février, mai, août et novembre, il se produit un *contraste* frappant de la température avec celle des jours qui précèdent ou qui suivent; mais ces changements n'ont pas toujours lieu dans le sens que nous avons indiqué plus haut.

En considérant ce qui se passe dans diverses périodes d'années, on observe, par exemple, que la période critique de février est tantôt un réchauffement et tantôt un refroidissement; mais comme le refroidissement de février, quand refroidissement il y a, est beaucoup plus accentué que le réchauffement qui se manifeste dans certaines années, on comprend que le phénomène, considéré pendant une longue période d'années, accuse, dans son ensemble, un refroidissement sensible. En d'autres termes, quand il se produit en février ou plutôt en mai un refroidissement, il nous impressionne bien plus vivement que ne le ferait un réchauffement, et nos impressions nous portent bien plutôt à conserver le souvenir des années où le milieu de mai a vu un brusque refroidissement ou même une forte gelée, que celui des années où il s'est manifesté, à la même époque, un léger réchauffement de l'air.

Il est curieux d'observer qu'aux deux époques critiques d'août et de novembre, où il se manifeste en général un accroissement de température, on observe un grand nombre d'étoiles filantes; et ne serait-il pas naturel de se demander s'il n'existe aucune connexion entre ces deux phénomènes? Si, comme on le croit, ces étoiles filantes ou aérolithes sont dûs au passage de la terre au milieu de deux anneaux de petits astres qui, comme toutes les planètes, circulent autour du soleil et qui s'enflamment lorsqu'ils pénètrent dans notre atmosphère, n'est-il pas permis de croire que la chaleur qui se développe au moment de cette inflammation est bien capable d'élever notablement la température de l'air? Et, dans les deux époques de février et de mai, qui se trouvent respectivement à six mois de distance d'août et de novembre, et où les deux anneaux de petits astres se trouvent interposés entre nous et le soleil, n'est-il pas au moins possible d'admettre que cette masse de petits corps peut intercepter une partie des rayons solaires et produire, par conséquent, le phénomène de refroidissement qui se manifeste alors? Telles sont les questions que se pose aujourd'hui la science et dont elle accepte les réponses comme l'explication la plus probable de ces curieux phénomènes. S. C.

La fête des Chanteurs vaudois, qui doit avoir lieu à Lutry, les 26 et 27 mai prochain, promet d'être, dans de modestes proportions, assez brillante. Seize sections prendront part au concours qui sera divisé en deux catégories, douze pour le chant populaire et quatre pour le chant artistique; ce sera la première fois que les Chanteurs vaudois essaieront ce système. Pour clôturer le concours, la société le *Frohsinn*, de Lausanne (hors concours), exécutera un morceau, puis le concert se terminera par cinq chœurs d'ensemble étudiés avec soin et qui, on peut l'espérer, feront un effet imposant vu le grand nombre de voix (400 environ).

Le soir, un bal, organisé par la *Lyre*, de Lutry, entretiendra la gaîté et l'animation sur la place de la fête.

Le lundi 27, à 9 heures du matin, tous les chanteurs prendront le train pour se rendre à Cully; l'hymne vaudois (*Vaudois, un nouveau jour se lève,*) sera chanté autour de la colonne Davel, puis le cortége montera à Grandvaux, où le *dix heures* traditionnel sera servi sur la terrasse d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le lac et les Alpes. Le retour à Lutry s'effectuera par Aran, Montagny, la Boillattaz et les Bannerettes; de cette manière, les chanteurs de la campagne feront une course assez pittoresque dans le vignoble.

La lutte entre les sections promet d'être très vive; les morceaux sont généralement bien choisis, et, naturellement, chacun travaille et se prépare à remporter le premier prix.

Nous empruntons au *Cultivateur de la Suisse romande* les lignes suivantes qui donnent une pittoresque description d'une des scènes les plus caractéristiques de la vie pastorale alpestre dans le Valais:

Le combat de la reine.

Coutume valaisanne.

Dans le val d'Hérens, je fus conduit, il y a deux ans, par l'hôtelier d'Evolène, sur l'alpe du Châtelet; c'était le jour où, pour la première fois de la saison, les vaches sont réunies en grand troupeau pour l'alpage. Il s'agissait, pour nous, d'assister au combat de la reine, qui se donnait ce jour-là, me dit-on, dans quatre localités du val d'Hérens, en sorte que *les sportmen* de tout le pays avaient le choix du spectacle.

Une pelouse dans le creux d'un vallon, où sont épars quelques châlets, est le lieu du combat, bien connu des champions femelles, de ce singulier tournoi dont le résultat final est d'assurer le règne de la maîtresse-vache, et de faire cesser toute prétention rivale.

Des groupes de montagnards, de femmes et d'enfants joyeux animaient la scène lorsque nous arrivâmes; les jolies filles d'Evolène et des Haudères, avec leurs corsages rouges et leurs cornettes échancrées sur le front, embellissaient par leurs rustiques attraits les premiers plans de ce tableau, dont un peintre suisse ne saurait oublier le riant souvenir.

Bientôt des beuglements lointains — des chants de guerre, je suppose — se firent entendre de différents côtés, puis je vis s'avancer les combattantes: la landsturm encornée, les vaches laitières, les génisses, et jusqu'aux jeunes veaux, caracolant à travers la prairie, pour célébrer la fête à leur manière.

En vain les vachers s'efforçaient de retenir l'ardeur des plus pressées; il y eut, pendant les premières heures, une étrange confusion, et plus d'une culbute accompagnée d'éclats de rire, dans ce rassemblement tumultueux. Cependant un montagnard blanchi dans les combats mesurait les cornes des vaches présentées pour la lutte, au moyen d'un instrument assez semblable au bouchon creux d'une poire à poudre, puis il donnait quelques coups de lime aux cornes trop effilées.

Il devait être onze heures du matin, lorsque les vieux bergers qui remplissaient l'office de juges du camp firent avancer sur l'arène les deux premières combattantes.

Il est d'usage, dans le val d'Hérens, que la maîtresse-vache de l'année précédente tienne le champ pendant cette première passe, et quelquefois elle le garde jusqu'à la dernière. L'arène n'a pas plus de 8 ou 10 mètres de longueur; c'est un terrain piétiné, une parcelle étroite et sans verdure.

On ne peut y rentrer quand on en est dehors, et les adversaires paraissent très-bien comprendre qu'il s'agit de s'y maintenir, et d'en chasser son antagoniste pour être le vainqueur. Aussi ne les voit-on point se poursuivre hors de l'arène, et, s'il le faut, les bergers interviennent pour séparer les plus acharnées.

Les vaches s'abordent de côté, et restent parfois cinq minutes tête baissée, l'œil dilaté, soufflant et piétinant dans la poussière. Tout à coup les cornes s'engagent avec une agilité inattendue, les fronts se pressent violemment, les muscles se raidissent, enfin la plus faible des combattantes est entraînée en arrière et jetée hors de l'arène au milieu des cris des spectateurs. C'est ainsi que je vis se succéder une vingtaine de ces combats singuliers, et revenir les animaux vainqueurs dans la première lutte pour se mesurer de nouveau. L'originalité du spectacle m'en faisait oublier la longueur, mais ma curiosité de touriste n'était rien auprès du vif intérêt que témoignent les spectateurs.

Les gens du val d'Hérens mettent une grande importance aux succès de leurs vaches de combat. Ils les préparent plusieurs semaines à l'avance; une nourriture tout à fait exceptionnelle leur est imposée; quand vient le grand jour, chacun suit les incidents de la lutte avec une attention que rien ne fatigue, et s'il survient un cas douteux, les affirmations contradictoires sont soutenues avec une vivacité passionnée. Je vis naître tout à coup un grand débat, dont la cause serait demeuré pour moi à jamais inconnue sans les explications de mon guide, l'hôtelier d'Evolène, un amateur de première force, et qui n'était pas fâché de me faire apprécier dans cette occasion la profondeur de ses connaissances.

La vache maîtresse en ce moment était une vache noire d'assez forte encolure et qui me paraissait de race allemande; une vache rousse, moins grande et moins forte en apparence, fut alors amenée sur l'arène par son propriétaire, mais les juges protestaient et refusaient le combat, avec l'approbation des spectateurs.